

## JULIETTE LA JOLIE

*Je chante une jeune fille...  
 Dans les amours de sa jeunesse.  
 (MISTRAL: Mireille.)*

### PREMIÈRE PARTIE

#### I

Comme Juliette aujourd'hui n'était pas allée travailler, sa mère lui dit :

— Tu arrangeras bien la table toute seule, au moins ? Ça ne te fatiguera pas trop, je pense. Moi je vais redescendre au lavoir des moulins finir de savonner mon linge ; je reviendrai l'étendre dans le jardin. Par cette chaleur il sera vite sec.

Juliette envia sa mère qui, toute une après-midi brûlante, allait pouvoir tremper ses bras dans l'eau jusqu'au coude. Elle pensa lui dire :

— Attends-moi seulement une minute. Je vais avec toi ; papa s'arrangera bien tout seul.

Elle aurait pris un grand chapeau de paille qu'elle mettait de temps en temps pour aller au jardin sous le soleil. Souvent, autrefois, elle avait joué près de cette eau des moulins, fraîche, pure, avec des tourbillons d'écume qui la couvrent d'une mousse légère. Mais elle aurait eu honte d'aller au lavoir maintenant qu'elle était grande, puisqu'elle

venait d'entrer dans sa seizième année, et qu'elle se savait jolie, puisque les garçons et même les hommes ne se gênaient pas pour le lui dire. Elle répondit simplement :

— Oui, ne t'inquiète pas : tout sera prêt.

Certains jours, quand il ne restait plus rien et que, comme aujourd'hui, elle n'était pas allée travailler, elle partait chez le charcutier. On disait dans le quartier, quand on la voyait dehors à cette heure :

— Tiens, aujourd'hui, sa cuisine sera vite faite.

Elle rapportait pour douze sous de fromage de tête ou de jambon, dans le maigre autant que possible. Avec une bonne salade et du gruyère, c'était suffisant pour attendre le repas du soir. Aujourd'hui elle n'avait pas à se déranger, puisqu'il restait dans le fond du plat une bonne portion de ragoût. Elle n'avait à s'occuper de rien, sa mère ayant pris soin d'essuyer elle-même la table. Elle s'assit près de la fenêtre. Les volets étaient bien fermés, mais il y avait dans les rues tant de lumière que l'on aurait dit qu'elle trouvait moyen de traverser même les murs épais. Pourtant ce n'était que cette ombre bleue dans laquelle on vit, les après-midi d'été, comme dans un rêve. Juliette reprit, à l'endroit où elle avait dû la laisser, la lecture de son feuilleton du *Petit Parisien*. Elle venait d'avoir seize ans, et soupirait de voir l'héroïne, si belle et si sentimentale, malheureuse.

Elle ne se croyait pas obligée d'aller travailler tous les jours. Elle ne ressemblait pas à ces filles de pauvres qui ont besoin de ne pas rester à ne rien faire. Jolie comme on peut l'être lorsque, sans être très grande, on se tient si droite que l'on ne perd pas un millimètre de sa taille, que les yeux rient tout bleu, et que les cheveux noirs

font un beau contraste avec la peau dont la blancheur devient une pâleur, elle n'était pas vêtue comme les demoiselles riches que leurs gants et leurs voilettes rendent lointaines, inaccessibles. Elle sortait toujours, en semaine, avec un tablier. Sans doute c'était un tablier si joli que les deux petites poches se trouvaient là pour que des deux mains chacune eût son nid où se reposer. Mais elle ne mettait de chapeau que le dimanche, tandis que les vraies demoiselles ne sortent jamais nu-tête. Cela ne l'empêchait pas d'être plus jolie qu'elles.

Elle avait eu de bonne heure un penchant à la coquetterie. Elle regardait, en écarquillant les yeux, les gravures de ces albums-réclame que les grands magasins de Paris répandent dans les moindres villages. Elle aurait alors voulu être une de ces belles dames qui, la pointe de l'ombrelle piquée dans le sable d'un jardin à pelouses, regardent hardiment devant elles. Leurs jupes ne font pas un pli qu'elles ne doivent faire ; leurs gants sont si bien ajustés, si délicats, que les mains qu'ils protègent en paraissent plus menues encore. Elle n'avait pas été de ces petites filles que l'on peut voir, sans pantalon, se baisser pour barboter dans les ruisseaux sales que font les pluies d'orage. Elle n'allait pas davantage avec celles qui, le jeudi et pendant les vacances, courent avec les gamins par des sentiers où l'on s'écorche, aux ronces, les mollets et les bras nus, aux pierres pointues le cuir des bottines. Elle restait presque toujours à la maison. L'on se rappelait très bien qu'à l'âge de six ans elle marchait avec des airs de relever sa jupe qui lui venait aux genoux.

Elle lisait, aujourd'hui, son feuilleton mot par mot. Elle lisait même ces " blancs " que l'écrivain laisse à la